



«Waterzooi», de Maguy Marin. Dans la tradition du théâtre masqué et dansé, la chorégraphe passe en revue, avec tendresse, nos us et coutumes.

● **Waterzooi**, chorégraphie de Maguy Marin, du 8 au 12 mars à 20 h 30, grande salle. Maison de la culture de Créteil. tél: 45.13.19.19.

**M**aguy Marin, c'est à la fois en 1981 le choc de *May B*, un ballet inspiré par l'œuvre de Beckett, cruel, presque austère et d'une facture parfaite, et le succès de *Cendrillon*, ballet qu'elle crée en 1985 pour le Lyon Opéra Ballet et qui, depuis, ne cesse de tourner, après avoir fêté sa centième au City Center de New York. Ce petit bout de femme aurait pu avoir un parcours tout à fait classique, après des études au Conservatoire de Toulouse, complétées par l'enseignement plus ouvert de l'école Mudra de Maurice Béjart. Mais son attirance pour le théâtre, un théâtre qui irait d'Antonin Artaud (auquel elle s'est référée pour *Eden*, un des pas de deux les plus troublants de ces dernières années) à Kantor la tire vers un univers qui ne saurait supporter un esprit néoclassique.

D'autant plus que Maguy Marin, frondeuse, n'a rien perdu de ses origines, qu'elle évoquera dans *Calambre*, une pièce colorée et âpre, ainsi que dans *Ay Dios*, pas de deux plus contesté pour Kader Belarbi et Wilfried Romoïl, étoile et premier danseur à l'Opéra de Paris. Republicaine espagnole, elle ne peut se glisser dans le moule des conventions, encore moins des modes. Butée, elle trace un chemin singulier avec sa complice Montserrat Casanova (décors et costumes) et ne néglige aucune proposition, aucun défi.

Ainsi, ces deux dernières années, elle mène de front son travail de chorégraphe résidente au Lyon Opéra Ballet et la direction de sa compagnie à Créteil, Centre chorégraphique national.

## DANSE

# SAVEURS MARIN

**Pour réussir un «Waterzooi», prendre des danseurs, les transformer en notes de musique, et les faire passer par tous les états du comportement humain. Inventée non sans risque par Maguy Marin, une recette populaire et fine, qui mêle les saveurs de la danse à celles du théâtre.**

Alors que sa compagnie tourne *Cortez* (1991), elle crée pour l'ouverture de l'Opéra Nouvel un *Coppélia*, où quelques touches de dérision viennent mettre en perspective le répertoire. Mêlant cinéma et danse, ce ballet, entre *West Side Story*, l'univers de la bande dessinée ou de la publicité, fait naître une *Coppélia* virtuelle qui prend son origine dans la banquette lyonnaise. Un spectacle promis, semble-t-il, à une carrière aussi longue que celle de *Cendrillon*.

«J'ai beaucoup aimé travailler avec les danseurs du Lyon Opéra Ballet mais je me sens peut-être plus libre avec ma compagnie. C'est une autre dimension. Pour *Waterzooi*, on s'est interrogé sur le décor, sur sa nécessité par rapport au coût. J'ai envie d'un char tiré par quatre chevaux, par exemple, mais en ai-je vraiment besoin. Il faut trouver des formes adaptées à l'époque, ne serait-ce que par respect pour les gens que l'on sent préoccupés par les problèmes financiers. Il faut avoir cela en tête, même si, attention, je ne dis pas par là qu'il faut faire des créations au rabais.»

Maguy Marin a fait le choix de quitter le Lyon Opéra Ballet à la fin de sa résidence de deux ans, ce qui ne l'empêchera pas de créer de nouveau pour ce ballet, selon le souhait de Jean-Pierre Brossmann, codirecteur de l'Opéra de Lyon. C'est aussi pour retrouver ses danseurs et ce ludisme qui permet d'inventer, de se remettre en question, de tester ses limites. «Lorsque l'on travaille, explique-t-elle, pour une structure aussi imposante, cela change le rapport au temps. Pour les danseurs, il faut arriver avec des bases claires à proposer, on ne peut pas se permettre de tâtonner ou de revenir en arrière. Il en va de même pour le décor. Cela impose une autre discipline et j'ai beaucoup appris.» Comme par contre-coup, ce retour à la compagnie, a permis à la chorégraphe d'aller plus

avant dans l'exploration de domaines, de méthodes. Dans *Waterzooi*, un ballet créé en Italie et vu au dernier Festival de Cannes (lire *Libération* des 4 et 5 décembre 1993), le rapport au texte, à la musique et au théâtre a fait l'objet d'un réel travail de laboratoire.

Autant le dire tout de suite, le résultat est plus que convaincant. *Waterzooi* est un choc aussi essentiel que celui de *May B*, même s'il est plus en douceur. Un choc chorégraphique et esthétique qui met en scène, en danse, en bouche et en musique les comportements humains. Dans ce théâtre de la compassion, Maguy Marin explore en ethnographe, avec une infinie tendresse et une certaine moquerie, nos us et coutumes. Elle passe en revue les affects humains ritualisés sans aucun effet de redondance, elle pointe les malaises, les maladies. L'émotion est mise à distance, puisqu'elle est ici objet d'étude. Dans la tradition du théâtre masqué et dansé, en restaurant le comportement, plus proche du *Verfremdung Effekt* (la distanciation) de Brecht que de l'identification, les treize danseurs acteurs et musiciens narrent les passions humaines. D'un joyeux concert d'appeaux à un silence tendu sur un tableau de l'humiliation, en passant par un fou rire jusqu'à la douleur ou par les couleurs de la colère, le spectacle évite le fastidieux du catalogue et devient un traité des sentiments. La soupe populaire flamande qui donne

son titre au ballet est un délice car elle a mijoté longtemps grâce au travail minutieux des danseurs, après que les ingrédients ont été choisis minutieusement, notamment le rapport à la musique live interprétée sur scène par les danseurs.

Le succès n'était pas garanti car la recette n'était pas consignée dans les manuels du savoir cuisiner. Et si aujourd'hui, la soupe est liée, l'équipe a eu vraiment peur de brûler la catastrophe. Pour le compositeur Denis Mariotte, sur le front duquel on lit encore les sueurs d'angoisse, le pari était énorme: «On voulait que tout le son soit produit en direct. On aurait pu mettre des musiciens en scène mais on a pris le parti de faire surgir la musique des danseurs. Or ils ne lisent pas le solfège, ils ne jouaient pas d'instruments. J'ai choisi des instruments acoustiques qui ne soient pas trop gros et pas trop techniques. Pour répéter, j'ai imaginé des tableaux où chaque note était une couleur, plus ou moins longue. Les danseurs lisent ainsi la partition qui repose sur des mélodies. Mais j'avoue avoir eu très peur car, dans ce système, chaque danseur est une note et si l'un se trompe, tout s'écroule.» Ce n'est pas le cas et la musique ethnique qui est née de ce mode de travail est profondément touchante par sa simplicité même et parce qu'elle est indissociable du corps du danseur et de la parution chorégraphique.

C'est cette prise de risque qui assure la cohésion musicale comme le *Traité des passions* de Descartes et ses textes très drôles dans la description scientifique ont lié le propos théâtral et chorégraphique. Très fin dans sa simplicité même, ce ballet où l'on rit vraiment, est un magnifique traité des émotions.

Marie-Christine VERNAY